

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ECHO DE LA FRANCE.

VALENTINE.

NOUVELLE.

PREMIÈRE PARTIE

I

On était dans la seconde quinzaine d'août. M. du Breuil, riche propriétaire foncier, venait de jeter un coup-d'œil sur ses abondantes récoltes et il rentrait à sa maison de campagne au moment où le soleil commençait à décliner à l'horizon.

—Valentine, es-tu prête ? dit-il en s'arrêtant sur le seuil.

—Oui, mon père, répondit une jeune fille, et je viens de dire à Jean d'atteler.

M. du Breuil hésita un instant, car il revenait des champs et craignait de salir le salon. Mais ébloui, attiré malgré lui, il s'avança vers sa fille en l'admirant des yeux.

—Quelle toilette ravissante ! dit-il pour ne pas exprimer trop crûment à Valentine combien il la trouvait jolie.

Mais il savait bien, l'heureux père, que ce n'était pas la toilette qui était belle, mais sa fille.

Il l'embrassa sur le front en disant :

—Je vais m'habiller. Nous avons le temps. Nos voisins ne dînent qu'à six heures.

Avant de sortir il ajouta, un peu maladroitement peut-être, comme font souvent les pères :

—Ah ! mignonne, tu as des intentions hostiles ; tu veux faire des conquêtes !

Puis il monta les escaliers très-content de lui.

—Je la prépare, murmura-t-il ; je la prépare.

Reste à savoir si les jeunes filles ont besoin d'être préparées à ce grand acte du choix d'un époux. Ce n'est pas probable.

Mademoiselle du Breuil avait un genre de beauté bien rare de nos jours, parce que la nature n'en est pas prodigue, et parce que la vie mondaine en dérrange parfois le complet épanouissement. Si l'on rencontre assez souvent la forme accomplie, il faut presque toujours renoncer à trouver en même temps

l'âme se révélant librement dans le regard, et cette simplicité dans l'expression du visage qui semble réservée aux peuples primitifs. Mademoiselle du Breuil réunissait ces trois conditions de la beauté parfaite d'une femme, et elles s'harmonisaient avec les fleurs voilées de l'adolescence, voilées comme les roses par les pâleurs du matin avant de s'empourprer de l'éclat de l'aurore. La délicatesse des contours, leur élégance et leur souplesse, la pureté des lignes, la grâce des mouvements, la pensée rêveuse rayonnant dans un limpide regard, indiquaient chez cette jeune fille un être né pour aimer et, en même temps, une sérénité profonde provenant d'un cœur dont la sensibilité n'excluait ni la force ni la fierté. Brune de cils et de cheveux, blanche de teint, d'une taille moyenne, svelte, bien proportionnée, Valentine avait en outre le charme et la finesse du sourire, le son vibrant et perlé de la voix, son à la fois doux et sonore. Il y avait aussi en elle une indolence naturelle, non ce penchant à l'oisiveté des femmes dont l'âme et l'esprit sont vides, mais cette indolence exquise qui n'est que le repos de la force, l'attente, la rêverie de la dix-huitième année, l'exercice de l'observation, la contemplation de la vie, la concentration de la pensée, puis son vol vers les hautes sphères où apparaissent les destinées futures, et, dans des régions moyennes, les rôles triples et sacrés de fille, d'épouse, de mère. L'éducation

moderne a de nombreuses ressources, mais Valentine, sans être ignorante, avait plutôt appris par elle-même que par les autres. Ayant, dès l'enfance, perdu sa mère, elle n'avait point quitté son père, qui l'adorait. La vie de campagne a ses grandeurs. Limitée sous le rapport des arts et des distractions frivoles, elle imprime à l'âme, par un contact incessant avec la nature et Dieu, un essor droit et vigoureux que l'existence des villes ne donne pas toujours. D'un côté, l'activité est factice, fébrile, intermittente, prompte aux lassitudes; de l'autre, aux champs, elle est grave, recueillie, mais persistante. Quand Valentine de retour d'une promenade où elle avait été saluée sur son passage par des sourires respectueux et de bonnes paroles, rentrait le soir, elle rapportait en elle quelque chose de sain et de fortifiant. Reine d'un petit monde auquel sa présence promettait la sécurité du jour et de l'avenir, elle vivait dans une atmosphère de calme, de tendresse, de protection donnée et reçue.

Après que son père se fut éloigné pour s'habiller, elle demeura un quart d'heure à peu près sans bouger, non par crainte de froisser sa jolie toilette, mais au contraire parce qu'elle n'y songeait plus et pensait à toute autre chose. Tout à coup elle se leva, fit quelques pas dans le salon avec cette nonchalance souple et suave qui lui allait si bien, puis elle s'arrêta et son regard brilla d'un fugitif éclair.

— Mon père a raison, dit-elle : je suis trop parée.

Elle monta vivement à sa chambre et se vêtit d'une robe très-simple. Le chapeau de gaze blanc et léger comme un nuage qu'elle avait projeté de mettre fut délaissé en faveur d'un grand chapeau de paille, un vrai chapeau de fancuse. Un mantelet noir, sans garniture compléta cette toilette.

Quand M. du Breuil redescendit, il fut étonné.

— Quel changement ! dit-il.

Puis approuvant sa fille, comme toujours, il ajouta :

— Tu as bien fait : Les la Fosse verront que nous sommes venus en voisins : cela leur fera plaisir.

II

Dès qu'il fut installé avec sa fille dans une calèche un peu ancienne, un peu trop vaste, mais élégante et solide, M. du Breuil, sage et avisé comme il l'était, ne put s'empêcher de dire :

— Ce n'était pas trop la peine d'aller en voiture. C'est si près !

— Cela promène les chevaux, répondit Valentine.

Quoiqu'elle fût d'habitude assez expansive, surtout avec son père, elle semblait ce jour-là réservée, presque taciturne. M. du Breuil était loin de s'en plaindre. Il aurait fallu des circonstances bien extraordinaires, bien surprenantes, pour que cet heureux père ne fut pas toujours satisfait de la conduite et de l'attitude de sa fille. Sachant parfaitement les conséquences

possibles du diner qu'il avait accepté, il se réjouissait intérieurement de remarquer, chez Valentine, une émotion continue et mal déguisée, analogue à celle d'une jeune fille qui va à son premier bal.

— Elle a beau faire, pensa-t-il, elle est émue. Tout va bien.

Le pays où ils se trouvaient méritait un regard. C'est une contrée un peu sauvage, que la nature semble avoir créée avec efforts et déchirements. Les yeux, sur les hauteurs, découvrent toujours une double ou triple ligne de montagnes, dont les plus rapprochées se montrent distinctement à travers la transparence d'un air pur, et dont les dernières flottent indécises à l'horizon, dans les ondes plus épaisses de l'atmosphère. Ces montagnes de granit, nues, hautes, sombres, sans vignes à leurs flancs, sans arbres pour couronner leurs têtes, sont d'inaccessibles sommets où la vie ne monte pas, où l'effort de l'homme atteint à peine, en cas de nécessité absolue, par des routes et des sentiers sinueux qui grimpent, se replient, se contournent, comme ferait un serpent enlaçant un géant. Un peu plus bas apparaissent des landes incultes, désespoir du cultivateur qui les traverse tristement parce qu'elles ne rapportent rien, rien qu'un peu de nourriture pour des moutons d'une taille exiguë, excellents au goût du reste, et dont la chair conserve le délicieux parfum des herbes aromatiques qu'ils disputent et ravissent aux rares lièvres échappés au

plomb des chasseurs. Ces landes ont encore une richesse, non immédiate, mais qui ne va pas tarder à répandre l'abondance autour d'elles : ce sont les sources. Elles suintent, elles coulent, elles se rassemblent ; elles forment des ruisseaux limpides qui descendent dans des vallées au sein desquelles la vie et la végétation débordent. Ces ruisseaux abreuvant des prairies superbes. Un peu au-dessus d'elles, parfois au même niveau, éclatent sans ordre et avec symétrie et harmonie pourtant, car la nature, si capricieuse et si diverse, n'a jamais de tons criards, l'or des blés, la verdure des vignes, si changeante en automne, les blanches fleurs du sarrazin, les sombres feuilles des pommes de terre, les grappes jaunes du maïs. Ces couleurs alternées, contrastant avec le sol d'un brun chaud, sont reliées entre elles par les haies vives qui servent de démarcations et qui sont elles-mêmes jalonnées par des frênes élancés, par des chênes trapus ou des peupliers tremblants. Des châtaigniers énormes, majestueusement distancés sur les collines intermédiaires, marquent le point précis où la végétation s'arrête. A leurs pieds court la mousse, envahie par les bruyères rampantes, par les fougères à la tige droite et flexible qui veulent vivre elles aussi, et, à la façon des faibles, se réunissent par touffes, par groupes, s'appuient l'une sur l'autre pour ne pas être brisées par un coup de vent, pour résister aux dévorantes ardeurs du

soleil, aux rudes assauts des pluies d'orage.

Cette contrée, si grandiose par ses magnifiques perspectives, si charmante par ses gracieux détails, a longtemps ressemblé aux pays dont l'heure est passée ou n'est pas encore venue. Les communications y étaient et y sont encore difficiles. Henri IV a dit : "C'est un très-beau pays que le Limousin ; il n'y manque que des routes." Il ajouta même : "J'y ai trouvé de bons chevaux pour faire la guerre, et de jolies filles pour l'oublier." Cette seconde phrase ne peut être pas digne d'être consignée par l'histoire, car le galant roi aurait au moins dû séparer d'une manière révérencieuse et précise son admiration pour les dames de celle accordée aux chevaux. Mais il songeait probablement à une bataille prochaine. Il est impossible, d'ailleurs de mieux juger et résumer en trois mots l'aspect général du Limousin : très-beau pays mais sans routes ; femmes remarquablement belles ; race de chevaux excellente et renommée presque à l'égal des meilleurs chevaux anglais.

L'inconvénient signalé par le roi Henri a presque entièrement disparu ; mais avec quels travaux ! avec quelle dépense ! Il suffit de visiter les ouvrages construits pour les chemins de fer pour s'en faire une idée. Il est assez malaisé de conduire même un cheval sur des pentes et des montées continuelles. Ce n'est que peu à peu, et à la

suite des années accumulées, qu'on a pu, en dehors de la grande voie ferrée, contourner les montagnes, les éventrer au besoin, empierrer les terrains argileux où les tombeaux de cailloux s'enfonçaient, combler les chemins creux, élargir les sentiers, tarir les eaux stagnantes, diriger les eaux vives, élever des ponts là où l'on passait à gué les rivières et les ruisseaux.

On peut dire aujourd'hui que Henri IV serait tout à fait content s'il revenait dans ce pays.

La propriété du Breuil, qui appartenait au père de Valentine, et celle du Fayon, qui appartenait à M. de la Fosse, colonel en retraite, chez qui le père et la fille allaient dîner, se touchaient par leurs extrémités. Elles étaient situées toutes deux dans l'angle formé par le confluent de la Vienne et de la Briance. Tout le monde connaît la Vienne, au moins de nom. On connaît moins la Briance, charmante petite rivière, qui n'a d'histoire et de nom que sur les rives ignorées qu'elle parcourt, et qui se jette dans la Vienne entre Limoges et Aixe, en face de la masse pittoresque appelée la montagne de l'Aiguille.

En arrivant au Fayon, M. du Breuil et sa fille trouvèrent M. et madame de la Fosse, qui les attendaient.

— Vous êtes venue en voisine, dit madame de la Fosse en embrassant Valentine ; c'est bien aimable à vous.

M. du Breuil se détourna pour cacher un sourire.

— Je l'avais prévu ! pensa-t-il. Ma fille était entre deux écueils : une grande toilette ou une toilette négligée. Elle a sombré sur une toilette négligée. Je la crois un peu troublée, ma Valentine. Heu-

reusement que nous, les pères, nous sommes là pour sauver les naufragés.

La jeune fille, en dehors des compliments d'usage, ne disait rien. Elle paraissait chercher quelqu'un des yeux.

— Venez avec moi, dit madame de la Fosse à M. du Breuil ; je veux vous montrer quelque chose.

M. du Breuil s'empressa d'obéir. M. de la Fosse les suivit, et mademoiselle Valentine, par bienséance, les accompagna.

Ils montèrent tous un étage et pénétrèrent dans un corps de logis remis à neuf et nouvellement meublé avec un certain luxe.

— Est-ce de votre goût ? demanda madame de la Fosse, dont le visage resplendissait de joie. C'est l'appartement de mon fils. Croyez-vous qu'il s'y plaise ?

— S'il ne s'y plaît pas, il sera bien difficile, répondit M. du Breuil.

Puis, apercevant Valentine, il ajouta :

— Qu'en dis-tu, Valentine ?

— On a une vue superbe, répondit-elle en regardant par la fenêtre.

— Elle ne veut pas laisser voir qu'elle a rougi, pensa M. du Breuil en souriant toujours.

— J'étais fort embarrassée pour le papier et les tentures, reprit madame de la Fosse. Vous comprenez ? un avocat ! Il fallait quelque chose de sévère, d'imposant. Mais je me suis dit ensuite que Paul, à rès tout, est ici chez son père et sa mère, et j'ai choisi des couleurs douces, riantes, plutôt gaies que trop sérieuses. Le sérieux de la vie, mon fils le connaîtra assez vite.

— Voilà pour l'y préparer, dit M. de la Fosse en montrant une bibliothèque.

Mademoiselle Valentine, qui ne voulait d'abord admirer que la vue

extérieure, s'était pourtant rapprochée.

— Ah ! quels beaux livres ! dit-elle.

Puis, s'adressant à M. de la Fosse :

— Avez-vous la bonté de m'en prêter, monsieur ?

Elle n'attendit pas la réponse et ajouta presque aussitôt :

— Pardon ! J'oublie que ces livres appartiennent à M. Paul.

— Est-ce que tu supposes qu'il ne t'en prêterait pas ? s'écria M. du Breuil.

Valentine fit un geste plein de réserve, indiquant qu'elle s'abstien-drait d'en demander.

— Il sera heureux de vous en offrir, mademoiselle, dit le colonel de la Fosse en répondant ainsi à ce langage muet.

— Et son fusil ! Vous ne voyez pas son fusil ? reprit madame de la Fosse. Paul est allé l'essayer.

— Ah ! observa Valentine, c'est pour ce motif que M. Paul n'est pas là ?

— Oui. Il reprend possession de ses domaines, de son pays. Il s'amuse. C'est bien naturel. Il a assez travaillé. Il est avocat ! il est reçu avocat !

— Mais son fusil est-il bon, au moins ? Part-il bien ? dit M. du Breuil, qui essaya de dissiper par une plaisanterie l'ombre de mécontentement qu'il voyait sur le front de sa fille.

— Ah ! vous riez ! répliqua madame de la Fosse. On voit bien que vous n'avez jamais été séparé de votre fille.

— Il faudra bien que je m'en sépare un jour ou l'autre, dit M. du Breuil tout à son idée.

— Mais je suis ingrate envers Dieu, reprit madame de la Fosse, qui était, elle aussi, toute à son idée. Les peines de l'absence sont bien compensées par les plaisirs du

retour. Mon fils est revenu, et il ne nous quittera plus.

En ce moment deux chiens de chasse haletants arrivèrent et bondirent autour de M. et de madame de la Fosse en leur léchant les mains.

— Voilà Paul ! dit celle-ci.

Et elle courut à sa rencontre.

Les autres personnes descendirent aussi. Paul de la Fosse serra la main de M. du Breuil et s'inclina devant Valentine.

— Nous soupinions après vous, beau chasseur, dit gaiement M. du Breuil.

— Je savais, en effet, que vous deviez venir avec mademoiselle, répondit Paul. Je suis sorti ; si j'étais resté, je n'aurais pu résister à mon impatience, et j'aurais été vous chercher. Je me suis éloigné de la tentation pour y échapper.

Mademoiselle Valentine prit sans doute pour elle la moitié de ce compliment. Pour ne pas avoir à y répondre, elle se mit à caresser les chiens.

— Quels beaux chiens ! dit-elle.

— Quel encore un cadeau de mon père, mademoiselle.

— Je regrette de ne pas avoir amené les miens. Ou plutôt, non ; ils se seraient battus avec les vôtres.

— C'est probable, mademoiselle, mais ils auraient fini par s'aimer.

Paul monta chez lui pour changer de costume.

— Quel agréable parfum ! dit-il en entrant.

Il aperçut sur une table un bouquet que Valentine y avait oublié. Pensant que c'était une attention de sa mère, il s'en empara sans scrupule, le respira un instant et le plaça dans un vase qu'il eut soin de remplir d'eau.

H. AUDEVAL.

A Continuer.

SALONS DE 1865.

SCULPTURE.

En entrant dans le jardin du palais de l'Industrie où sont exposées les œuvres de sculpture, on est sur-le-champ frappé de l'aspect monumental de la statue de *Vercingétorix*. M. Millet a rendu avec beaucoup de bonheur la figure à la fois fière et triste du glorieux vaincu de la Gaule, et la statue, exécutée en cuivre repoussé par MM. Monduit et Béchet, est certainement une des œuvres capitales de l'Exposition. L'attitude du défenseur de la patrie gauloise contre la conquête romaine a un remarquable caractère de vigueur et de majesté. Il est appuyé sur sa longue épée, la dernière arme qu'il jeta sans doute devant le vainqueur après avoir fait plusieurs fois à cheval le tour du prétoire de César, en laissant, à chaque tour, tomber un javelot. Une longue moustache ombrage sa lèvre supérieure; ses cheveux sont flottants; une cotte de mailles couvre sa poitrine. Il porte la braie gauloise, avec un manteau négligemment jeté sur ses épaules. C'est un guerrier, c'est un héros dont l'image, aux proportions colossales, debout sur le plateau de l'ancienne Alésia, sera d'un bel effet et évoquera de lointains souvenirs qu'il importe

de ne pas laisser tomber dans l'oubli, car la défaite acceptée pour une noble cause est préférable à une injuste victoire.

Après m'être arrêté pendant longtemps devant cette statue, ce n'est pas sans surprise que j'ai découvert la statuette en plâtre du *Chanteur florentin*, à laquelle a été décernée, cette année, la médaille d'honneur. Je ne suis pas insensible à la grâce et au mouvement qui règnent dans cette figure, tout en étant choqué, comme bien d'autres, de l'étrange costume sous lequel M. Paul Dubois nous a présenté son chanteur du quinzième siècle, costume, je le dirai en passant, noté d'un blâme sévère par l'autorité ecclésiastique, mais le mérite de cette œuvre tient à des qualités secondaires. La sculpture, comme la peinture, aspire à descendre : tableaux de genre, statues de genre. Le jury d'examen, en décernant la médaille d'honneur à cette figurine, me produit un peu l'effet de l'Académie française décernant son grand prix à une strophe érotique de M. Alfred de Musset, au lieu de couronner, comme elle l'a fait, l'œuvre de M. Thiers sur le *Consulat et l'Empire*.

J'aurais préféré cent fois voir

la médaille d'honneur accordée à l'auteur du *Vercingétorix*. Parmi les statues d'un petit modèle et dont le sujet se rapproche du genre gracieux plutôt que du genre héroïque, j'en citerai deux qui me paraissent pouvoir lutter avec avantage contre celle du *Chanteur florentin*. C'est la *Dévideuse*, statue en marbre de M. Salmson, qui a obtenu une médaille, et qui certes la méritait bien, par l'élégance et la finesse de l'exécution, et le groupe de *Bacchus et l'Amour*, de M. Janson. Les deux dieux enfants fraternisent, et Bacchus, présentant encore une fois sa coupe à messire Cupidon qui n'est pas déjà très-solide sur ses jambes, sourit malignement à l'ivresse qu'il fait naître. Cette scène est rendue avec beaucoup de grâce, et l'on dirait une pièce de l'Anthologie grecque se détachant du livre pour revivre sous le ciseau.

Parmi les œuvres les plus importantes de l'exposition figurent deux morceaux envoyés par M. Taluet. Parlons d'abord de son *Brennus*, statue en plâtre. L'artiste a traduit avec son ciseau la strophe d'une chanson de Béranger :

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance.

Plante la vigne, et les Gaulois joyeux
Dans l'avenir ont vu la France.

On a pu reprocher, non sans quelque apparence de raison à M. Taluet d'avoir représenté dans sa statue un type plus grec que gaulois. Il faut cependant se souvenir qu'en citant les vers de Béranger

l'artiste a lui-même indiqué que ce n'était pas le type sévère de l'ancienne Gaule qu'il voulait rendre, mais la transformation de la Gaule par le génie de la civilisation. On ne pouvait donc s'attendre à trouver dans son Brennus la beauté austère et farouche de Vercingétorix. Laissons cette observation pour ce qu'elle vaut. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a dans cette statue du mouvement, de la vie, et une remarquable entente de l'art. La figure de Brennus a quelque chose d'inspiré ; son attitude est pleine de verve et d'entrain. Cette œuvre remarquable a obtenu une médaille.

Le second envoi de M. Taluet nous met en présence d'un sujet bien différent. C'est le modèle du tympan de la porte centrale de l'église de Notre-Dame des Andelys. L'artiste a adopté le style du treizième siècle, et il a exécuté dans ce style le couronnement de la sainte Vierge. Selon l'usage des sculpteurs de cette époque, il a représenté l'histoire entière de la reine des cieux dans deux panneaux superposés. Dans le panneau inférieur qui s'étend sous la forme d'un parallélogramme, M. Taluet a retracé les principales phases de la vie de la sainte Vierge : l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des mages et la Circoncision. Tous les détails de ces diverses scènes sont résumés avec beaucoup de précision et de sobriété. Nous avons été surtout frappé dans ce panneau de l'exé-

cution du groupe du milieu : l'Adoration des mages. La figure de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus se détachent avec beaucoup de grâce du bas-relief, et l'attitude du roi mage agenouillé qui offre des présents à l'Enfant divin est pleine de noblesse. Le panneau supérieur, qui affecte la forme ogivale, est tout entier consacré à la scène du couronnement. Le Christ présente le sceptre à celle que tous les siècles appelleront bienheureuse, et qui le reçoit avec cette modestie virginale, l'un des attraits les plus puissants de cette rose de Jessé. L'ange qui couronne la sainte Vierge a été conçu et exécuté par l'artiste avec une hardiesse remarquable; il s'élance du bas-relief, il vole, il plume dans les airs. Des deux côtés de ce groupe qui forme le point central et culminant de la composition, l'artiste a placé un groupe de deux anges. Du côté gauche, un ange tient la croix : *Vexillum regis procedunt*, le drapeau qui a été à la peine doit être au triomphe. Du côté droit un autre ange tient la couronne d'épines, un des instruments de la passion. Les deux autres anges sont agenouillés, adorent et tiennent l'encensoir.

Cette composition, à la fois bien entendue et parfaitement exécutée, fait le plus grand honneur au talent de M. Taluet. Les sculpteurs qui savent traiter les sujets religieux sont rares. Du reste, M. Taluet n'est pas à son coup d'essai comme statuaire. On lui doit déjà

plusieurs bas-reliefs, une statue de saint Louis à Saint-Germain l'Auxerrois, la statue de la Renaissance, enfin celle de Bernard Pallissy, élevée par souscription à Saintes. Parmi les premiers souscripteurs qui ont voulu acquitter la dette de France en contribuant à l'érection de cette belle statue sur la principale place de Saintes, on remarque M. le comte de Chambord.

M. le Bœuf a entrepris la tâche difficile de représenter saint Paul devant l'aréopage, et il n'a pas échoué dans cette tâche hardie. Il y a de l'inspiration sur le front de l'apôtre, de l'autorité dans son geste, et il semble qu'on entend sortir de sa bouche ces mémorables paroles : " Athéniens, il me semble qu'en toute chose vous êtes religieux jusqu'à l'excès, car, passant et voyant des statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel où était écrit : Au Dieu inconnu ! Ce Dieu inconnu est celui que je viens vous annoncer."

Le conseil général de la Meuse a demandé à M. Watrinelle un buste de Dom Calmet, et l'artiste a fixé sur le marbre cette pensée studieuse et recueillie, qui éclairait le front de l'illustre savant benédictin.

Les statues et les bustes consacrés à rappeler les traits des personnages contemporains, soit qu'ils vivent encore, soit qu'ils aient récemment disparu, sont naturellement en majorité dans le jardin du palais de l'Industrie. C'est ainsi

que M. Thomas, ancien premier grand prix de Rome, en 1848, a exposé une statue en marbre de M^{lle} Mars. Célémène est assise sur un fauteuil. Vous retrouvez l'air de son visage, ses yeux largement fendus, les grâces de son attitude, le charme de son sourire; mais où est le son de cette voix qui était toute une poésie quand elle disait les vers des maîtres de la scène?

M. Barre a exposé un buste de marbre d'Emma Livry, cette jeune actrice morte d'une manière si malheureuse à la suite d'un accident. L'éminent artiste semble avoir mis à dessein une ombre de tristesse sur le front de la jeune danseuse dont la vie devait être si courte, comme si le pressentiment de l'avenir venait assombrir ses pensées. Voici le buste de M. Ferdinand de Lesseps, l'initiateur hardi grâce auquel deux mers vont se trouver réunies par ce canal qui abrégera le chemin de la civilisation et du commerce. Ce buste de marbre, dû au ciseau de M. Arnaud, rend avec fidélité l'énergique physionomie de M. de Lesseps. M. Adam Salomon a exécuté le buste d'Halévy. M. Dantan jeune (cette épithète, à force de lui avoir été appliquée commence à le vieillir), nous a rendu dans un beau buste de marbre les traits de Meyerbeer, et comme à peu de distance M^{lle} Fanny Davesnes a exposé le buste de M. Scribe, rien n'empêche, pendant les longues nuits d'été, l'auteur de la

musique et l'auteur des paroles de *l'Africaine* de se distraire de leur immobilité forcée en engageant un dialogue des morts tout à fait à sa place dans le quartier des Champs Élysées. Voici la statue de plâtre du maréchal Pélissier, ce rude et glorieux batailleur, due au savant ciseau de M. Gustave Crauk, qui s'est reposé de cette tâche sévère en sculptant un gracieux médaillon en marbre de M^{lle} Favart, de la Comédie-Française. Signalons encore le buste en bronze d'Eugène Delacroix, exécuté par M. Carrier-Belleuse, et le buste de marbre du général Cler, par M. Charrier. Eugène Delacroix est deux fois représenté à l'Exposition par le buste de bronze dont je viens de parler et par un buste en marbre dû à M. Étex, qui a exposé, en outre, une statue de marbre de saint Benoît.

Hâtons-nous de dire que les vivants sont aussi représentés à l'Exposition. M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, y a son effigie en marbre exécutée par M. Godin; M. Trélat, qui eut son jour de renommée, y figure plus modestement en terre cuite; son buste est l'œuvre de M^{lle} Alice Grégoire. M. Robert aîné, professeur d'escrime, y a son buste en plâtre, et personne ne sera tenté d'aller chercher querelle à M. Théodore Hébert qui, s'il a reçu des leçons de sculpture de M. Chenillon, en a peut-être reçu d'une autre espèce de M. Robert aîné, de sorte que M. Jourdain serait tout à fait en droit de dire au téméraire critique: "Etes-vous fou de l'aller quereller, lui

qui entend la tierce et la quarte et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?"

Avant de terminer cette espèce de course au clocher à travers l'Exposition de sculpture, je veux m'arrêter devant quelques œuvres qui méritent une attention spéciale.

Le groupe en terre cuite composé par M. François Lepée, et qui représente l'Impératrice, entouré de figures symboliques, doit être signalé à cause de la grâce toute particulière avec laquelle l'artiste a traité son sujet. La pose, l'attitude du personnage principal, représenté assis sur un trône, le goût dont M. Lepée a fait preuve dans la distribution des accessoires, donnent une valeur réelle à cette composition.

J'ai étudié avec intérêt la statue de M. Jacquemart qui représente un gladiateur dans l'amphithéâtre. Le sujet est dramatiquement rendu par ce ciseau énergique. Mais où le livret a-t-il donc vu qu'il s'agissait d'un *Prisonnier livré aux bêtes*? A voir cette pauvre bête féroce efflanquée et éventrée par ce robuste personnage, je serais plutôt tenté de croire qu'il s'agit des bêtes livrées au prisonnier. L'auteur de ce groupe a obtenu une médaille.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

Pauvre cigale, combien elle a de sœurs dans le monde, aussi gaies et aussi imprévoyantes qu'elle et qui sont réduites à souffler dans leurs doigts quand vient l'arrière-saison! Ce joli sujet, qui avait déjà tenté un artiste au Salon de 1864, est devenu, cette année, le motif d'une agréable statue pour M. Cambon, qui a traduit la page

de la Fontaine sur une page de marbre. Si je ne me trompe pas, c'est lui-même qui était l'auteur du plâtre de l'an passé.

M. Begas (de Berlin) a cherché à rendre une querelle de Vénus et de l'Amour. La scène est charmante; quelques personnes trouvent que l'enfant a l'air un peu maussade. Rien de plus maussade que les enfants gâtés. Le groupe est donc tout à fait digne d'éloge, et il prouve que s'il faut faire ses vers à Paris, on peut faire des statues à Berlin.

Vermout, ce glorieux cheval de course, a sa statue en bronze due à M. Barye; nous aurons l'an prochain, je n'en doute pas, celle de *Gladiateur* couronné du laurier de sa double victoire à Epsom et à Paris. Quand l'écurie arrive à ce degré de gloire, elle a une porte ouverte sur le Panthéon. Pourquoi ne donnerait-on pas la statue du jockey avec cette épigraphe :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Parmi les plus gracieux groupes qui aient été exposés cette année, je ne veux pas oublier celui de la *Poésie pastorale*, qui a l'air de méditer, pendant qu'un petit Cupidon, placé derrière elle, réunit ses deux mains en forme de conque marine pour faire parvenir ses inspirations à l'oreille de la muse. Ce groupe de M. Schröder est un des marbres les plus spirituels et les plus charmants que j'aie rencontrés.

Je ne veux pas omettre non plus la *Bonne Femme de Franche-Comté*, buste de marbre par M. Becquet. C'est un chef-d'œuvre de sculpture réaliste. Les rides du visage, les plis du bonnet tuyauté sont rendus de manière à faire illusion.

Depuis la naissance des cheveux

jusqu'au menton, tout rit dans le *Jeune Faune*, buste en bronze de M. Pètre. Il est impossible de mieux rendre l'interminable gaieté de l'enfance; heureux âge dans lequel le rire jaillit du cœur comme une source d'eau vive!

Le salon de sculpture est le pays des contrastes, c'est ainsi que je me trouve amené ici à parler de la statuette de plâtre de M. Oliva, l'auteur du buste de Gratiolet, qui représente M. l'abbé Deguerry dans ses habits sacerdotaux. Le livret ne donne pas le nom; mais tous les visiteurs du salon ont reconnu la noble figure du curé de la Madeleine et son front où rayonne l'intelligence.

J'ai vu les visiteurs s'arrêter longtemps devant une statue de marbre remarquable à la fois par le sentiment et par l'exécution. C'est un jeune Berger assis négligemment sur ses pieds qu'il a repliés sous lui avec la souplesse de son âge et sculptant dans un morceau de marbre la tête d'un mouton. Une des mains soutient le ciseau qui va creuser l'oreille, l'autre main lève le maillet qui va frapper le ciseau. La tête est penchée sur l'épaule gauche de manière que le jeune sculpteur puisse suivre les progrès de son travail. La pose, le mouvement du corps, celui de la tête, l'expression de la figure intelligente et attentive, tout est parfaitement entendu dans cette œuvre. M. Roubaud jeune a écrit au dessous de ce groupe : *la Vocation*.

Est-ce simplement une idée philosophique? Ne serait-ce pas sa touchante histoire que M. Roubaud a voulu raconter avec son ciseau en exprimant d'une manière remarquable cette pensée que l'intelligence, servie par un travail énergique et persévérant, fait toujours trouver au véritable artiste sa vocation?

Je fermerai cette étude sur deux groupes. Le premier est le groupe de plâtre de M. Capellaro, représentant le *laboureur des Géorgiques*, rencontrant, après tant de batailles civiles, des ossements dans le sillon ouvert par sa charrue:

Grandiaque offossis mirabitur ossa sepulcris.

Il y a du mérite dans cette œuvre. Mais pourquoi l'artiste a-t-il représenté le laboureur assis? Virgile l'a montré debout et penché sur le sillon où des armes souillées et des ossements se présentent à ses regards: cette conception est plus naturelle.

M. Gagne a exposé un bas-relief en plâtre, *les Titans foudroyés*, qui fait honneur à son talent. Il règne dans cette composition, dont les proportions sont réduites, un sentiment remarquable du grandiose. Ces blocs ont quelque chose d'énorme. C'est bien le *Pelion Ossa* du poète. Les monts entassés l'un sur l'autre retombent et culbutent les fils de la Terre.

Un dernier mot que je ne puis refuser à une statue remarquable d'*Aristophane* au bas de laquelle on voit une couronne funèbre dans laquelle un crêpe est enlacé. C'est l'œuvre de M. François-Clément Moreau, mort dans les derniers jours de l'exposition.

Cette étude, quelque incomplète qu'elle soit, suffira pour prouver que la salle de sculpture contient relativement beaucoup plus d'œuvres dignes d'éloge que les salons destinés aux tableaux. Rien de plus facile à expliquer: la sculpture, bien plus encore que la peinture, exclut la médiocrité et demande un travail si long, que les fausses vocations ne tardent point à se retirer découragées.

R O M E .

I.

Si Rome est la ville du monde la plus faite pour captiver un esprit sérieux et une âme croyante, il arrive par cela même qu'elle reste un livre fermé pour une foule de touristes qui n'y vont chercher qu'une déception. Sans parler de ceux dont la devise est le *Nil admirari*, et qui croient original de trouver les plus beaux spectacles au-dessous de leurs imaginations, et pour lesquels la déception même n'existe pas, il ne manque pas de voyageurs naïfs qui s'en vont avec l'idée de ne voir plus que le ciel bleu sur leur tête, qui s'attendent à n'errer qu'au milieu des oranges en fleurs, qui se persuadent que tous les palais sont de marbre, qui supposent que la lune ne cesse pas d'éclairer les ruines du sein des nuits constellées et que le soleil n'est occupé qu'à les revêtir de son manteau de pourpre. Ces gens qui ont fait de Rome, dans leurs rêves, un décor d'opéra, ont eu plus d'une occasion de reconnaître que les choses ne s'y passent pas tout à fait ainsi, et qu'il fallait tenir compte, au moins, des caprices des saisons, et de la mauvaise humeur de la température, qui, en

Italie comme ailleurs, gâte parfois le paysage, et voile tout sous un rideau de pluie. Une autre classe de promeneurs est étonnée de ne pas retrouver l'animation de Paris ou de Londres, point de rues ou de boulevards qui se distinguent par l'uniformité des constructions, le luxe des magasins, et la tenue soignée qu'exigent les habitudes de la vie moderne. Pour tout ce monde là, nous l'avons dit, la ville éternelle reste à peu près lettre close.

Il faut l'avouer, la déception n'épargne même pas les esprits les mieux disposés à l'admiration. Le Colysée et Saint-Pierre ne suffisent pas toujours à la satisfaire au premier coup d'œil, et il n'est pas rare de s'écrier avec Debrosses : " Rien ne m'a tant surpris à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers que de n'avoir aucune surprise." Pourtant on revient de cette désillusion première ; cette ville où vous pensiez n'avoir à rencontrer que le dégoût et l'ennui, vous séduit heure par heure, et vous enveloppe d'un réseau invisible dont vous ne savez plus vous dégager. Goethe en y arrivant écrivait à ses amis : " C'est à Rome seulement qu'on peut se

préparer à étudier Rome :” et il ajoutait : “ En d’autres lieux il faut chercher ce qui est remarquable ; ici, il nous surcharge et nous accable.” Rome veut donc être étudiée pour être comprise, et lorsqu’on n’est initié à cette étude que par les indications d’un guide ou les renseignements d’un cicerone, il est à craindre qu’on n’aie jamais qu’une intelligence fort incomplète de tout ce que l’histoire et l’art ont accumulé là depuis des siècles. Milton mit cinq ans à relire les anciens avant d’entreprendre son voyage en Italie. Un plaisir qu’il faut acheter par tant de peines ne paraîtra jamais bien vif aux comtes d’Erfeuil de tous les temps, que Mme de Staël a peints dans celui de *Corinne* ; s’il faut pâlir sur les livres pour être ravi, ils aiment autant se passer d’un bonheur aussi coûteux. Le croyant seul n’a que faire de tant de préparatifs, Rome est pour lui pleine de merveilles qui échappent aux regards des autres, il a le privilège accordé à la foi, celui de transfigurer l’objet de son culte.

On imprima à Venise, en 1550 un livre uniquement destiné à relever la liste de tous les titres dont Rome avait été gratifiée jusqu’alors. On conçoit par ce seul détail ce que peut être une ville dont le nom seul ait pu fournir matière à un pareil thème, et combien il est difficile d’être court si l’on veut tenter une description de ce vaste labyrinthe où la science elle-même réussit à se perdre. Aussi, ne la

suivrons-nous pas et nous contenterons-nous de donner de Rome prise dans son ensemble une esquisse qu’on puisse saisir, pour ainsi dire à vue d’œil, comme si d’une des hauteurs environnantes on plongeait sur la ville.

II.

• Une enceinte de murs hauts d’environ dix sept mètres enveloppe Rome dans un périmètre de fortifications restaurées depuis Aurélien par les mains de Bélisaire et celles de plusieurs papes, et qui ont environ vingt-deux kilomètres d’étendue. Ces vieilles murailles ont contemplé du haut de leurs tours les tempêtes de seize siècles d’histoire qui sont venues bouillonner à leurs pieds. Elles n’ont su protéger Rome contre aucun de leurs assauts, et maintenant elles ne sont guère plus qu’une parure dont sa fierté aime à se croire rehaussée. Douze portes correspondant encore en partie aux douze voies consulaires sont percées dans ces murs. C’est par toutes ces issues que de tous les coins de l’univers les Barbares sont accourus apporter la dévastation et faire à leur tour une solitude de cette Rome dont les légions étaient allées provoquer les peuples l’un après l’autre, et justifier par toutes les brutalités de la conquête les violences que leurs vengeurs devaient plus tard exercer contre elle. Les sinuosités que décrit cette enceinte sont interrompues

par le passage du Tibre qui se glisse dans un coin de Rome et la traverse avec des replis de couleur fuyant sous l'herbe. Il embrasse en courant une île étroite, et ronge tout à son aise des rives dépourvues de quais, et se hâte de porter à la mer ses eaux troubles et jaunâtres, impuissantes à reproduire l'image de la ville qui a bien consenti à se rapprocher de lui, mais non à le regarder. Les maisons qui en sont les plus voisines lui tournent le dos. Malgré tout on ne prononce pas le nom du Tibre comme celui d'un fleuve sans gloire.

La rive gauche porte, comme autrefois, la masse la plus compacte de population et d'édifices. Seulement, depuis le moyen âge, cette masse s'est déplacée. Robert Guiscard avec ses bandes ayant mis la dernière main à la destruction de la cité antique, les habitants se rejetèrent dans la plaine située entre les collines et le Tibre. La ville actuelle occupe l'emplacement de l'ancien champ de Mars. La rive gauche présente trois sections bien distinctes :

La première comprise entre le Tibre et les collines et contenant la plus grande portion de population, et par conséquent de vie extérieure.

La seconde section se compose des collines qui participent du mouvement et de la solitude dont elles sont le centre.

La troisième section la plus étendue, circonscrite entre les mu-

railles et les collines n'est pas la moins curieuse à parcourir, puisqu'on y heurte à chaque pas les débris épars de ce qui fut la Rome des rois, des consuls et des Césars.

III.

Dans la portion la plus vivante qui s'étend des collines au Tibre sont agglomérés dans un assemblage hybride palais et masures, riches églises et bouges hideux ; c'est au sein de quartiers humides, boueux, infects, que sont dispersés les bâtiments superbes où fonctionnent les administrations publiques ; c'est au milieu d'un enchevêtrement inextricable de rues tortueuses qu'il faut aller à la découverte des trésors de toute sorte qui y sont enfouis. Quatre ou cinq rues à peine parviennent à tracer une ligne droite de quelque longueur. Trois d'entre elles sont particulièrement à citer, parce que tout le reste vient s'y attacher. Elles partent ensemble de la place du Peuple et vont s'écartant l'une de l'autre à mesure de leur prolongement, de façon à former un triangle isocèle dont le Corso serait la perpendiculaire, mais une perpendiculaire qui dépasserait de beaucoup sa base. Le Corso est l'artère principale de Rome, c'est la rue de l'Europe qui a le plus de style, selon B. Stendhal, et il la compare à la rue Saint-Florentin. Donnez-lui la longueur de la rue Saint-Honoré, et à la place des boutiques, mettez plus d'églises et

de palais, et la comparaison sera assez juste. Toutes les villes d'Italie ont leur Corso.

Nous avons pris ce mot pour désigner les promenades les plus fréquentées, et qui, dans beaucoup de nos villes de province, s'appellent encore le cours. Tous les jours, vers les quatre heures, les équipages circulent au Corso de Rome pour se rendre à la terrasse du Pincio, ou à la villa Borghese. Le Corso offre, dans un parcours relativement restreint une quantité d'édifices telle, que nous ne sommes pas accoutumés à en rencontrer une pareille profusion dans nos capitales modernes où la symétrie l'emporte sur la variété. Le Corso est, du reste, plus riche par ces palais qui y étalent leurs façades somptueuses que par les autres monuments. Le style de ces palais affecte la simplicité et l'austère grandeur qu'on retrouve dans toutes les constructions de Rome. La plupart de ces massives demeures patriennes sont répandues dans la région la moins faite, ce semble, pour les contenir; engagée dans un repli du Tibre et venant s'arrêter à la ligne du Corso, cette région remplie autrefois de portiques, de temples et de forums, est la partie de Rome la plus prosaïque, et qui excite le plus, peut-être, l'indignation de l'étranger contre l'incurie de l'édilité. En revanche, dans les recoins fangeux où vous croyez n'avoir qu'à rebrousser chemin au plus vite, l'imprévu vous attend et vous retient par le pan de votre manteau. Vous hasardez-vous, par hasard, du côté de la Pescheria, vous voilà en présence des rostres du portique d'Octavie. Sur la petite place di Pietro, ces onze colonnes corinthiennes ont appartenu au temple d'Antonin

le Pieux et servent de façade à la douane. Sur cet autre, vous voyez des boutiques de chaudronniers installées dans les arcades extérieures du théâtre Marcellus, à l'intérieur duquel s'est implanté le palais Orsini.

Entrez dans cet hémicycle à ciel ouvert où Pulcinella débite ses lazzi, vous êtes dans le mausolée où ont reposé Auguste et Marcellus. Le Panthéon, la plus grande ruine de Rome après le Colisée, ce temple dédié à tous les dieux par Agrippa, et à tous les saints par Boniface IV, se cache au milieu d'un groupe serré de maisons vulgaires. Ce marché aux légumes qui s'appelle la place Navonne, a été le cirque agonale d'Alexandre Sévère, et en a conservé la forme. A tout instant, perdu dans ce dédale, vous verrez se lever les plus beaux édifices qui semblent sortir de terre à votre approche. Tenez, ce palais commencé par Bernin, terminé par l'ontana n'est autre que la préfecture de police. La chancellerie occupe ce beau palais de Bramante qui n'est surpassé que par la magnificence du palais Farnese.

Il y a ainsi dans Rome cent palais qui sont en même temps des musées. L'enseignement, pour sa part, possède deux vastes établissements qu'il n'est point permis d'oublier : le Collège romain, duquel dépend l'observatoire, est tout entier sous la direction des Pères Jésuites, et la Sapienza, qui réunit à elle seule les grands cours professés à la Sorbonne, au Collège de France, à l'École de Médecine, à l'École de droit, au jardin des Plantes, aux Beaux-Arts et à Saint-Sulpice.

CHARLES QUESNEL.

A continuer.

—Sem. des Familles.

LA MARQUE DE NAISSANCE.

Voir pages 31 et 63.

Le premier objet qui frappa ses yeux fut un énorme fourneau, ardent et févreux ouvrier qui, d'après la suie dont il était encombré, semblait brûler depuis des siècles. Un appareil de distillation était en pleine activité et tout autour de la chambre gisaient en désordre des tubes, des cornues, des creusets et les mille instruments en usage dans la chimie. Une machine électrique semblait prête à fournir le feu du ciel. L'atmosphère, d'une lourdeur excessive, imprégnée des miasmes qui s'exhalaient des appareils, la nudité de cette pièce aux murailles noircies et pavée de larges dalles, semblaient étranges à Georgina, habituée qu'elle était à la somptuosité de son élégant boudoir. Mais ce qui attira surtout son attention fut l'aspect de son mari.

Il était fort pâle, anxieusement penché sur son fourneau où il surveillait la distillation d'un liquide avec une inquiète curiosité, comme s'il en attendait le gage de son bonheur ou de son malheur éternel. Ce n'était plus ce maintien joyeux

et dégagé qu'il affectait un moment auparavant; l'homme avait cessé de se contraindre.

— Attention maintenant, Aminadab! attention, machine humaine! murmura-t-il; un atome de plus ou de moins, et tout est perdu.

— Maître, dit tout bas Aminadab, voici madame.

Aylimer surpris leva brusquement la tête; il rougit et pâlit successivement en voyant sa femme, et, s'élançant à sa rencontre, lui prit le bras avec violence.

— Pourquoi venez-vous ici? N'avez-vous plus confiance en moi? Pourquoi venir jeter au travers de mon œuvre la fatale influence de votre marque maudite? Sortez.

— Non, mon ami, dit Georgina avec une fermeté dont on ne l'aurait point crue susceptible; vous n'avez pas le droit de vous plaindre; vous m'avez méconnue en me faisant un mystère de votre inquiétude et de l'anxiété avec laquelle vous surveillez le cours de cette expérience. Vous m'avez mal jugée, mon cher mari; dites-moi quels

risques j'ai à courir, et ne doutez point de ma fermeté, car mon salut m'est moins précieux que votre bonheur.

— Non, c'est impossible, dit Aylimer avec impétuosité ; vous ne savez pas ce que vous me demandez là.

— Je suis soumise à tout, reprit-elle avec calme, et prête à prendre le breuvage que vous me donnerez, de même que je prendrais sans hésiter une coupe empoisonnée si c'était votre main qui me la présentât.

— Adorable créature, fit Aylimer profondément ému, je ne connaissais pas encore toute la noblesse de votre âme. Puis donc que vous le voulez savoir, apprenez que cette marque n'est point superficielle comme je l'avais cru dans le principe. Je vous ai déjà soumise à un traitement externe assez énergique pour l'effacer si elle n'était aussi profondément incrustée. Une chance de salut nous reste encore ; si elle vient à manquer, nous sommes perdus.

— Pourquoi donc hésitez-vous à me le dire ? demanda Georgina.

— Pourquoi ?... fit Aylimer avec hésitation, c'est qu'il y a du danger.

— Du danger, mon ami ? mais il n'y en a qu'un pour moi, c'est que cette horrible main ne puisse s'effacer. Ainsi, quoi qu'il puisse advenir, achevez l'expérience.

— Alors, dit tristement Aylimer, regagnez votre boudoir, chère âme ; dans un moment tout sera terminé.

En disant ces mots, il la reconduisit jusqu'au seuil du laboratoire en lui prodiguant les marques d'une respectueuse tendresse ; puis il revint aussitôt à ses fourneaux. Lorsqu'il se fut éloigné, Georgina tomba dans une profonde rêverie. Elle éprouvait, quoi qu'elle en eût, une sorte d'admiration pour cet amour si délicat et si pur de son mari, qui la voulait sans défaut, telle qu'il l'avait rêvée, et ne pouvait souffrir dans l'objet d'un culte enthousiaste l'ombre d'un imperfection. Un sentiment si noble dans son apparente folie lui semblait mille fois préférable à cet amour vulgaire qui l'eût acceptée telle qu'elle était, en conservant une arrière-pensée qui lui semblait, à elle, une profanation, un crime de lèse-idéal. Puis, elle se mit à prier avec ferveur pour qu'un seul instant, au moins, il lui fût permis de satisfaire cette soif de perfection, la plus haute conception de son époux, dût-elle après payer de sa vie cette ineffable satisfaction. Son esprit, dégagé des terreurs de l'humanité, avait pris un majestueux essor et planait dans les régions éthérées.

Le bruit des pas d'Aylimer la tira de sa rêverie ; il arrivait, tenant à la main une coupe de cristal à moitié remplie d'un liquide incolore et transparent comme de l'eau de source. Il semblait plus pâle encore que d'habitude.

— La préparation de ce breuvage, dit-il en répondant à un regard de sa femme, a parfaitement réussi.

Il doit être infaillible, ou la science n'est qu'un mot.

— Je suis entièrement décidée, répondit Georgina, à tenter ce dernier moyen ; peut-être, si j'étais plus clairvoyante, aurais-je lieu de trembler, comme peut-être aussi ma confiance serait absolue si j'avais votre science ; mais la mort n'a plus rien qui m'effraye : j'y suis préparée.

— Pourquoi ces affreux pressentiments ? reprit Aylimer. Voulez-vous voir un des merveilleux effets de cette liqueur ? Regardez !

Dans une élégante jardinière végétait un géranium pourpre, dont les feuilles jaunies attestaient l'état maladif ; le chimiste versa quelques gouttes de liquide sur la terre qui l'entourait. L'eau resta un moment à la surface, puis, s'infiltrant lentement, eut bientôt disparu ne laissant sur le terreau qu'un faible trace de son passage. Un instant après, lorsque l'humidité eut pénétré jusqu'aux racines, on vit les feuilles reprendre leur fraîcheur première, et la plante se redressa brillante, et pleine en apparence d'une sève vigoureuse.

— Je n'avais pas besoin de cette expérience, dit la jeune femme ; donnez-moi ce verre, votre parole me suffit.

— Bois donc chère créature, s'écria l'heureux savant dans un fervent enthousiasme ; ta belle âme est sans tache, et bientôt son enveloppe mortelle sera digne de la posséder.

Elle vida rapidement le verre et le rendit en souriant à son mari.

— La délicieuse liqueur ! dit-

elle, on dirait l'eau de quelque céleste source ; en un instant elle vient d'apaiser la soif qui me dévorait. Maintenant, ami, j'ai besoin, je le sens, d'un peu de calme. Laissez-moi reposer, j'éprouve une sorte d'engourdissement, mes sens ébranlés appellent le recueillement, de même qu'aux derniers baisers du soleil les fleurs referment discrètement leur corolle.

Elle prononça ces derniers mots avec lenteur et comme si l'énergie, qui avait jusque là soutenu son courage, faisait place à un affaissement général. Elle inclina son beau front et s'endormit.

Aylimer s'assit auprès d'elle, surveillant son sommeil avec une poignante émotion, mitigée pourtant de cette indomptable curiosité du savant, qui dans chaque fait voit un *Phénomène* et dans chaque créature un *Objet*.

Aucun symptôme ne lui échappait ; une légère rougeur, un soupir, un tressaillement imperceptible, tout était minutieusement observé et successivement décrit sur ce fameux registre qui contenait sa vie de savant.

Bientôt, frissonnant de crainte et d'espoir, il osa fixer la main fatale, et, mû par un irrésistible désir, la couvrit pour la première fois de ses lèvres ardentes, comme pour lui faire un solennel adieu. Georgina, bien que profondément endormie, fit un mouvement, et ses lèvres murmurèrent une douce remontrance.

Aylimer, confus, reprit sa surveillance. Au bout de quelques instants il constata que la marque de naissance, très-visible un moment auparavant sur la mate pâleur de Georgina, s'effaçait insensiblement et perdait peu à peu sa netteté primitive. Ainsi l'arc-en-ciel, après une pluie d'orage, déploie le prisme

éclatant de ses sept couleurs qui pâlissent bientôt, se confondent et disparaissent.

— Par le ciel ! je ne la vois plus, dit Aylimer avec ravissement.

Il écarta les rideaux qui masquaient la fenêtre ; une franche clarté envahit la chambre, il regarda sa femme ; la petite main avait disparu.

En même temps un strident éclat de rire lui révéla la présence d'Aminadab.

— Ah ! vile créature de fange, dit-il avec une joie frénétique, que tu m'as bien secondé cette fois ! La matière et l'esprit ont fait leur devoir. Ris, bête brute, ris, tu le peux maintenant.

Ces exclamations réveillèrent Georgina, qui se regarda dans un miroir que son mari lui présentait. Un sourire céleste erra sur ses lèvres lorsqu'elle reconnut l'absence de cette marque si fatale à son bonheur ; cependant elle tourna vers son mari un regard plein d'une poignante anxiété.

— Mon pauvre Aylimer, murmura-t-elle.

— Pauvre ? non pas, mais riche de bonheur et d'orgueilleux amour, trésor sans pareil, telle que je t'avais rêvée.

— Mon pauvre Aylimer, répéta la jeune femme avec une inflexion plus tendre, vous m'avez noblement aimée ; ne vous reprochez donc point d'avoir, dans une conception sublime, involontairement rendu à la terre ce corps qui lui appartenait. Aylimer, mon bien-aimé, je me meurs.

Il n'était que trop vrai ; la main mystérieuse avait attaqué le principe de la vie ; elle était le lien caché qui unit l'âme à sa dépouille mortelle. A peine ce signe de l'imperfection humaine eut-il disparu que Georgina laissa échapper son dernier soupir.

Son âme, après avoir un instant plané sur son malheureux époux, reprit son vol glorieux vers les régions célestes.

Le rire grossier d'Aminadab ébranlait encore les voûtes, comme si l'esprit de la terre se fût réjoui de sa victoire.

Traduit d'HAWTHORNE¹

par E.-A. SPOLL.

¹ Nathaniel Hawthorne, un des écrivains les plus distingués, un des penseurs les plus originaux de la littérature anglo-américaine, naquit à Salem, dans le Massachusetts, le 4 juillet 1804. Son enfance s'écoula dans une ferme voisine du lac Sebago, (Etat du Maine). Il entra ensuite au collège de Salem, puis à celui de Bowden où il eut pour condisciples W. Longfellow et Franklin Pierce ; il y termina ses études en 1825. Ses premiers essais, publiés dans des *Magazines*, furent réimprimés en deux séries (1837 et 1843) sous le titre de *Contes deux fois dits*, et attirèrent du premier coup l'attention sur lui. En 1828, il obtint un emploi à la douane de Boston, dont il se démit en 1841. Il se maria peu après et alla s'établir à Concord, où il passa les plus douces années de sa vie, livré à ses chères études. L'admirable recueil de contes intitulé *Mosses d'un rieur presbytère* est daté de cette retraite. Il la quitta cependant en 1846, pour aller remplir une place modeste dans sa ville natale, où il trouva le temps d'écrire son admirable roman, *la Lettre rouge* (1850). Peu de mois après il se retira à Lenox, d'où sont datées deux productions bien différentes : *la Maison aux sept pignons*, scènes de la vie intime, et le roman de *Blithedale*, souvenir légèrement satirique des quelques mois qu'il avait passés dans la communauté socialiste de *Brook-Farm*, près de Roxbury (1852). Il retourna ensuite à Concord, et publia une *Vie de Franklin Pierce* pour favoriser l'élection de ce dernier à la présidence. Franklin, un fois élu, témoigna sa reconnaissance à son ami en lui donnant le consulat de Liverpool. C'est durant son séjour en Angleterre qu'il réunit les matériaux du dernier livre qu'il ait publié, *Notre riche foyer*. Hawthorne abandonna cette importante position pour voyager sur le continent, et finalement retourner aux Etats-Unis, où il publia cette œuvre étrange intitulée *Transformation* (1850). Ce fut son dernier succès : le grand écrivain s'est éteint l'année dernière à Plymouth (New Hampshire), dans un voyage de santé qu'il faisait en compagnie de M. Franklin Pierce. Outre les ouvrages que nous venons de citer, on a encore d'Hawthorne *l'Amour de neige* et *autres contes*, le *Journal d'une croisière en Afrique*, le *Livre des merveilles*, le *Fauteuil du grand-papa* et les *Contes de Tanglewood*.

E A S.

—Revue Française.

LE P. LACORDAIRE

ET M^{ME} SWETCHINE.

Un écrivain justement honoré, l'une des plus belles et des plus saines intelligences de la Suisse, M. le professeur Ernest Naville, vient de consacrer au P. Lacordaire, dans la *Bibliothèque universelle* de Genève (livraison de septembre), un article très-remarquable. La haute impartialité de M. Naville rend pleinement hommage à ce grand religieux, tel qu'il se montre dans ses lettres à madame Swetchine. Il le trouve ce qu'il était : "pieux et fort, aspirant avant tout à marcher dans la voie droite et simple, en garde contre les pièges de l'amour-propre et les enivremments du succès, PRÉFÉRANT LA SINCÉRITÉ A TOUT, par goût eu même temps que par devoir." C'est bien là le P. Lacordaire, celui que j'ai connu, celui que je n'ai point perdu de vue un seul jour pendant quarante-deux ans.

Mais, plus M. Naville est bienveillant pour le P. Lacordaire, plus il importe de ne rien laisser passer d'inexact sur cette grande mémoire sous l'autorité d'un homme aussi grave que le savant éditeur de Maine de Biran.

Or voici ce que dit M. Naville :

"M. Foisset établit par des dates, et ainsi d'une manière fort certaine, que madame Swetchine n'est absolument pour quoi que ce soit dans la *séparation* de l'abbé Lacordaire d'avec l'abbé de Lamennais. Je considère ce point comme hors du débat.

"Mais n'y a-t-il pas lieu à distinguer ? La *séparation* d'avec M. de Lamennais ne peut-elle pas avoir été suivie d'une crise *spirituelle* plus ou moins prolongée ? L'abbé Lacordaire ne peut-il pas avoir été alors ÉBRANLÉ DANS SA FOI, et madame Swetchine venir efficacement à son aide ? Les textes de Lacordaire ne rendent-ils pas témoignage et de cette crise et de ce secours ? Telles sont les questions que je me permets de soumettre à M. Foisset."

Je me recueille comme un témoin appelé à déposer en justice, et je répons :

Non, la crise qui suit la rupture de l'abbé Lacordaire avec l'abbé de Lamennais ne fut pas une crise *spirituelle*.

Non, l'abbé Lacordaire ne fut pas, alors, ébranlé dans sa foi.

Non, les textes imprimés ne rendent pas témoignage en faveur de la conjecture de M. Naville, et surtout les textes inédits rendent un témoignage directement et absolument contraire à cette conjecture.

Je m'explique.

Lacordaire a quitté deux fois M. de Lamennais : une première fois à Rome, le 15 mars 1832, cinq mois avant l'encyclique *Mirari vos* ; une dernière fois à la Chênaie, le 11 décembre de la même année. La première fois, il n'y avait eu que séparation ; la seconde, ce fut une rupture. "J'ai quitté aujourd'hui la Chênaie, écrivait Lacordaire à M. de Montalembert le 11 décembre 1832, et pour n'y rentrer JAMAIS."

Cette rupture créait à Lacordaire une situation douloureuse, et même violente à certain égards.

A la fin de 1832, M. de Lamennais, réputé soumis au Saint-Siège, n'avait rien perdu encore de son prodigieux prestige, et Lacordaire, en le quittant, avait pu lui écrire en toute sincérité : "Je vous laisse tranquille du côté de l'Église, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis qu'ils ne sont plus rien." Mais par cela même, en s'éloignant ainsi brusquement du maître, sans griefs personnels, sans motifs ostensibles, Lacordaire s'était rendu littéralement odieux à ses amis de l'*Avenir* : M. de Lamennais parlait de lui comme

d'un serpent, et l'on sait combien alors encore l'autorité de cette parole était sans bornes sur ses disciples.

Et pourtant Lacordaire se taisait. Il savait, lui, que l'ange avait déjà le pied dans l'abîme ; que des nuages terribles passaient et repassaient sur ce front déshérité de la paix ; que des paroles entrecoupées et menaçantes sortaient de cette bouche qui avait exprimé l'onction de l'Évangile. "Il me semblait quelquefois, dit-il, que je voyais Saül ; mais nul de nous n'avait la harpe de David pour calmer ces subites irruptions de l'esprit mauvais, et la terreur des plus sinistres prévisions s'accroissait de jour en jour dans mon esprit." Lacordaire savait cela ; mais c'était là un secret sacré entre tous, le secret de l'hospitalité, et, sur ce point, Lacordaire était resté impénétrable.

"J'ai autant que personne, écrivait-il en 1833, le sentiment profond du respect qu'on doit aux souvenirs, et M. de Lamennais devint-il le plus fatal hérésiarque qui fût jamais, personne ne lirait ce que je serais alors obligé d'écrire, sans reconnaître la douleur de ma position, la durée de mon respect et la fidélité de ma conscience".

Malheureusement, d'un autre côté, ces égards mêmes, quelques nobles qu'ils fussent, voilaient à des yeux prévenus la profondeur de la séparation qui s'était opérée

entre Lacordaire et Lamennais. En même temps qu'elle le rendait odieux aux *Mennaisiens*, la sincérité de cette séparation était mise en doute par leurs adversaires avec une opiniâtreté implacable. Des accusations incessantes poursuivaient Lacordaire au sein du conseil archiepiscopal, au point d'ébranler sans relâche les dispositions naturellement bienveillantes de M. de Quélen pour un fils qu'il avait enfanté au sacerdoce. Le prélat, il est vrai, avait paternellement accueilli l'enfant prodigue ; mais il le tenait pour ainsi dire en quarantaine, confiné dans un couvent obscur du quartier Latin, sans autre mission que de faire le catéchisme à quelques pensionnaires ; Lacordaire demeurait suspect, les chaires de Paris lui restaient fermées.

Il eût accepté mille fois l'obscurité ; mais comment supporter longtemps l'inaction, comment surtout accepter la suspicion ?

“ Je rapportais dans ma solitude, a-t-il dit lui-même, de bien divers souvenirs ; une célébrité où il me semblait que j'avais perdu ma virginité sacerdotale bien plus que je n'avais acquis le renom ; une apparence de trahison à l'égard d'un homme illustre et malheureux ; aucun ancien ami et pas un nouveau ; enfin mille incertitudes, mille contradictions dans le cœur... Cette vie publique, ces combats passionnés, ce voyage à Rome, ces amitiés si fortes la veille et au-

jourd'hui rompues, étaient-elles autre chose qu'un rêve insensé ? N'eût-il pas mieux valu que je me fusse caché comme vicaire dans la plus obscure des paroisses et que j'y eusse appelé à Dieu, par des devoirs simplement remplis, des âmes ignorées ? Il y a des moments où le doute nous saisit, où ce qui nous avait paru fécond nous semble stérile, où ce que nous avons jugé grand n'est plus qu'une ombre sans réalité. J'étais dans cet état, tout croulait autour de moi et j'avais besoin de ramasser les restes d'une secrète énergie naturelle pour me sauver du désespoir.”

C'est alors que madame Swetchine se présenta, le rameau d'olivier à la main.

“ Un jour, M. de Montalembert, qui s'était refroidi pour moi, mais qui cependant m'avait conservé un reste d'amitié, que le cours des années devait raffermir et rendre aussi douce qu'inébranlable, M. de Montalembert, dis-je, me proposa de me présenter à une dame du faubourg Saint-Germain, qui désirait me voir. Le faubourg Saint-Germain m'était inconnu. Sans naissance et sans fortune, je n'avais jamais pénétré dans les salons d'aucune aristocratie et je n'avais pas même eu la pensée d'y parvenir. Toutes mes ambitions étaient internes : content de peu, sobre en tout, sans envie, je m'étais à peine aperçu qu'il y eût au dessus de moi tout une société qui m'était étrangère ; et elle n'existait pas

plus pour moi que je n'existais pour elle. La proposition de M. de Montalembert me fut donc une surprise tout à fait inattendue. Je le suivis. La personne à laquelle il me présenta n'était point Française ; née en Russie dans la foi grecque, puis convertie à la religion catholique, elle était venue chercher en France ce premier bien des âmes, la liberté intérieure et extérieure de la conscience. Liée à tout ce qu'il y avait de plus illustre dans son ancienne et sa nouvelle patrie, elle connaissait parfaitement les affaires du monde et celles de l'Église ; et un tact souverain achevait dans son intelligence la lumière qu'elle tenait de ses magnifiques relations. Madame Swetchine, c'est elle que je viens de nommer, m'accueillit avec une bienveillance qui n'était pas celle du monde, et je m'habituai vite à lui faire part de mes peines, de mes inquiétudes et de mes projets. Elle y entraît comme si j'eusse été son fils, et sa porte me fut ouverte, même aux heures où elle ne recevait ses plus intimes que par exception. Par quel sentiment fut-elle poussée à me donner ainsi son temps et ses conseils ? Sans doute quelque sympathie l'y porta, mais, si je ne me trompe, elle y fut soutenuë par la pensée d'une mission à remplir près de mon âme. Elle me voyait entouré d'accueils, conduit jusque-là par des inspirations solitaires, sans expérience du monde, sans autre boussole que la pureté de mes vues, et

elle crut qu'en se faisant ma providence, elle répondait à une volonté de Dieu. Depuis ce jour, en effet, je ne pris aucune résolution sans la débattre avec elle, et je lui dois sans doute d'avoir touché à bien des abîmes sans m'y briser¹."

Tout est là. Nous y voyons clairement les grandes obligations qu'eut l'abbé Lacordaire à madame Swetchine. La question qui se posait pour lui en 1833 était, humainement parlant, une question de vie ou de mort : s'il ne parvenait à rassurer son archevêque sur son orthodoxie, il devenait un *outlaw* dans l'Église. Madame Swetchine intervint et le sauva, non de l'incrédulité, mais de l'ilotisme. La fierté de Lacordaire s'offensait à juste titre de ce qu'une conduite aussi nette que la sienne ne suffisait point à dissiper tous les nuages. Madame Swetchine sut comprendre combien cette fierté était légitime. Spécialement honorée par M. de Quélen, elle s'entremît spontanément entre lui et le jeune prêtre si obstinément suspect. L'archevêque demanda un gage de plus, une déclaration plus explicite, non de soumission seulement, mais d'adhésion formelle à l'Encyclique. Madame Swetchine fut assez heureuse pour obtenir de Lacordaire l'acte du 15 décembre 1833, et le pontife se déclara satisfait.

De là ce remerciement entlousiaste où la nature oratoire de La-

¹ Souvenirs dictés par le P. Lacordaire six semaines avant sa mort.

cordaire déborde jusqu'à l'hyperbole : " Vous m'êtes apparue comme apparaît l'ange du Seigneur à une âme qui flotte entre la vie et la mort, entre la terre et le ciel." Il n'y a là autre chose que ce que je viens de dire.

En doutez-vous? Relisez avec moi toute la lettre.

Paris, 13 décembre 1833.

MADAME, — J'ai l'honneur de vous envoyer une copie de ma nouvelle déclaration, puisque vous avez la bonté de la désirer. (Il s'agit donc bien directement de la déclaration du 13 décembre, adressée par Lacordaire à l'archevêque.) Au moment où se termine une affaire si grave (l'affaire de la déclaration), je sens le vif besoin de vous remercier de tous les conseils si bons et si affectueux que vous m'avez donnés, quoique je n'y eusse aucun titre. J'en conserverai le souvenir aussi longtemps que ma vie.

Voilà une portion de ma carrière achevée (la portion qui se rattachait à une action commune avec Lamennais). J'entre dans une situation toute nouvelle, où sans doute les agitations extérieures de toute nature ne manqueront pas, puisque c'est notre sort; mais j'ai gagné à ceci une connaissance de mes devoirs plus étendue et une paix qui ne pourra plus se perdre, parce qu'elle est celle de Dieu (la paix qui résulte d'une pleine réconciliation avec son archevêque, par conséquent avec l'église).

Vous m'êtes apparue entre ces deux positions si différentes de ma vie (la position de champion de M. de Lamennais et celle d'un homme qui a rompu avec lui sans retour) comme apparaît l'ange du Seigneur à une âme qui flotte entre la vie et la mort, entre la terre et le ciel. Puis, une fois dans le ciel on ne se quitte plus.

Sans doute, en isolant ces dernières paroles, on peut y voir l'indice d'une crise *spirituelle*. Mais quand on les replace dans le contexte entier de la lettre du 13 décembre, on reconnaît qu'il s'agit, non d'une question de foi, mais d'une question de conduite, dans laquelle, il est vrai, la paix de l'âme était engagée, car il n'y a pas de paix pour l'âme dans une situation fautive, point de paix dans le prêtre suspect à son Église et dénué de la confiance de ses frères.

La lettre du 13 décembre 1833 n'a pas d'autre sens.

Celle du 15 décembre 1835, invoquée par M. de Naville, s'explique de la même manière.

Le 15 septembre 1835, Lacordaire, se reportant à ses souvenirs de 1832, l'année de sa séparation d'avec Lamennais, écrit à Madame Swetchine : " Après TROIS ans j'étais tranquille, ayant repris le cours naturel de ma vie, ayant vaincu, par la grâce de Dieu, cette destinée terrible où la mienne était confondue." M. Naville demande ce que signifie cette victoire sur une *destinée terrible*. Mais n'est-ce pas évidemment la victoire par laquelle

le Lacordaire, qui avait déjà secoué depuis un an le joug de M. de Lamennais, s'est définitivement dégagé par sa déclaration si catégorique du 13 décembre 1833, de toute solidarité quelconque avec la destinée de l'homme qui avait les *Paroles d'un Croyant* dans son portefeuille et qui allait dire anathème à l'Église? Cela n'a pas besoin de commentaire.

Lisez plutôt :

Cirey, 15 septembre 1835.

J'ai erré autour de Colmar, repassant en moi ces trois à quatre ans écoulés. Il y a trois ans (1832), je passais à Colmar pour

me rendre à Munich, agité, torturé, n'ayant plus de route, sentant SUR MA TÊTE la destinée d'un autre homme, que je ne pouvais pas conjurer, et qui allait me briser quoique je fisse. Je courais en Allemagne pour n'être pas là quand la foudre tomberait sur ce Prométhée... Et après TROIS ans, j'étais à ce Colmar, tranquille, ayant repris le cours naturel de ma vie, ayant vaincu par la grâce de Dieu cette destinée terrible, où la mienne était confondue.

Est-ce clair ?

FOISSET.

(À continuer.)

—Le Correspondant.

FRAGMENTS

DU JOURNAL D'EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Voir page 86.

SOUVENIR.¹

I

Le dernier soir de l'année 1833, j'étais occupée d'une grande pensée, d'un grand sujet de joie qui m'était venu du ciel. Oui, du ciel, car je l'avais ardemment demandé à Dieu. J'ai passé presque ma journée à écrire, à épancher mon cœur sur le papier et dans des cœurs. Ma dernière lettre est à Maurice. Je vais m'endormir avec sa pensée, bénissant Dieu à son sujet, le re-

merciant de m'avoir conservé tous ceux que j'aime et de pouvoir me dire : je suis contente de mon année. Je suis contente parce que Dieu m'a fait de grandes grâces, que je l'aime davantage et que ma conscience est tranquille... d'une tranquillité d'amour. Oh ! je veux donner à aimer tout mon cœur, toute mon âme, toutes mes forces, tout le temps que je pourrai.

Oh ! que n'ai-je la voix et le cœur des ar-
[changes
Pour aimer et chanter comme au divin sé-
[jour !
Que ne suis-je parmi les soleils ou les anges,
Pour me nourrir de feu, pour m'enivrer
[d'amour !

1. Page écrite sur une feuille volante.

II

... A propos d'enfants, tu veux savoir où j'en suis de mes *Enfantines*. Pas bien loin, mon ami ; les difficultés m'arrêtent, quoique j'aie toujours en moi l'inspiration pour cette œuvre qui me semble bonne. En effet, il n'existe pas de poésie pour les enfants, de cette poésie pure, fraîche, riante, délicate, céleste comme leur âme, une poésie de leur âge. Celle qu'on met entre leurs mains est presque toujours au-dessus de leur portée et n'est même pas sans danger, comme les fables de La Fontaine. J'en retrancherais plusieurs du recueil pour le premier âge, à qui est dû tant de révérence. Les enfants sont les anges de la terre ; on ne doit leur parler que leur langue, ne leur créer que des choses pures, peindre pour eux sur l'azur. La religion, l'histoire, la nature offrent de riches tableaux, mais qui sera le Raphaël ?

En attendant, voici un échantillon des *Enfantines*. Petite fille, je me figurais qu'un ange présidait à nos jeux. Je l'appelais l'ange Joujou. Cette idée riante, je l'ai mise en vers.

L'ANGE JOUJOU.

Il est des esprits puissants
Qui dirigent les planètes,
Qui font voler les tempêtes
Et s'allumer les volcans,
Qui règnent sur l'air et l'onde,
Qui creusent le lit des mers,

Qui règlent le cours du monde
Et prennent soin des déserts,
Qui sèment l'or et le sable,
Lis et roses dans les champs ;
Et dans le nombre innombrable
De ces esprits bienfaisants,
Il est un ange adorable
Que Dieu fit pour les enfants,
Un ange à l'aile vermeille,
Une céleste merveille,
Du paradis le bijou,
Le petit ange Joujou,
De l'ange gardien le frère :
Mais l'un guide l'âme aux cieux,
Et l'autre enchante la terre
Et ne préside qu'aux jeux.
Il inventa la Poupée,
Tant d'objets d'amusement
Dont l'enfance est occupée,
Qui portent son nom charmant.
Avant l'aurore il se lève ;
Riant, il s'en vint du ciel
Dans l'Éden jouer près d'Ève
Avec le petit Abel.
Il fait les boutons de rose,
Les colliers de perle et d'or,
Les colibris qu'il dépose
Dans les fleurs du Labrador.
Il n'est merveilleuse chose
Qu'il n'ait faite ou fasse encor ;
Soufflant sur l'eau savonneuse,
Grâce à ses enchantements,
Brille un palais de diamants
À rendre une reine heureuse ;
Il fait le baume et le miel,
De son souffle naît la brise,
Il a planté le cythise
Et dessiné l'arc-en-ciel.
Passant du Gange en Norvège,
Il se mêle au beau cortège
Des cygnes éblouissants,
Et sème avec ses doigts blancs

Les jolis flocons de neige
 Pour amuser les enfants.
 Et ces concerts des campagnes,
 Cette musique des bois
 Qui charment vals et montagnes,
 De notre ange c'est la voix.
 Ah ! que cet ange nous aime
 Et que ses pouvoirs sont beaux !
 Pouvoirs qu'il tient de Dieu même :
 Il veille au nid des oiseaux ;
 Il leur porte du ciel même
 Leur vêtement radieux
 Et deux perles pour leurs yeux.
 Il est de toutes nos fêtes ;
 Il tient pour nous toujours prêts
 Des coupes sans aucun fiel,
 Et grâce enfin à ses charmes,
 On dit que toutes nos larmes
 Ne sont que gouttes de miel.
 Puis quand les dernières heures
 Sonnent aux pieux enfants,
 On le retrouve aux demeures
 Où sont les saints Innocents,
 Jouant avec leur couronne
 Et leur palme de martyrs,
 Bénissant Dieu qui leur donne
 Tout le ciel pour leurs plaisirs.

L'admirable pays que la Bre-
 tagne, par sa foi et ses beaux gé-
 nies ! Que tes lettres datées de
 là me font plaisir ! Que j'ai de
 joie, Maurice, de te savoir sur cette
 terre forte, de te voir vivre du
 même air qu'ont respiré du Gues-
 clin, Chateaubriand, Lamennais !
 L'âme doit grandir dans une telle
 atmosphère. Que ne deviendra
 pas la tienne si naturellement belle !
 Que ne recevra-t-elle pas en intel-

ligence des intelligences qui t'en-
 tourent ! Quels torrents de foi et
 de lumière t'inondent dans ta soli-
 tude de La Chênaie ! Tu me re-
 présentes un religieux à Clairvaux
 du temps de saint Bernard. Seule-
 ment M. de Lamennais me semble
 un peu moins doux que cet admi-
 rable saint ; mais M. Gerbet a la
 suavité d'un ange. Je te préfé-
 rerais sous sa direction toute
 d'amour et d'humilité. Recueille
 bien soigneusement les conférences
 religieuses qu'il vous fait et que tu
 destines à tes sœurs, les anachorètes
 du Cayla. Je suis au reste fort
 satisfaite de sa décision. Veuille
 bien lui en témoigner tous mes re-
 mercements et combien je serais
 charmée de l'avoir toujours pour
 mon casuiste, mais ce ne sera
 jamais que de loin. Oh ! si au
 lieu d'être ta sœur j'étais ton frère,
 tu me verrais bientôt où tu es, sup-
 posé le talent avec la vocation. La
 vocation serait certaine. Il y a
 longtemps que je dis comme saint
 Bernard : *O beata solitudo, o so/a*
beatitudo ! Mais tu sais ce qui me
 retient toujours, mon père et toi,
 toi, mon ami, qui m'as dit de rester
 encore pour toi dans le monde.
 Mais tu as déjà pris ton parti, tu
 a pris le ciel, et tu me laisses la
 terre. O mon bien-aimé frère !
 si par incroyable tu la quittais
 avant moi cette vallée de larmes,
 qu'y deviendrais-je ? Mais chan-
 geons d'idée.